

La Dame de Fayresse ou la Liseuse des coteaux d'ors verts

Le bambin blond, lèvres roses entrouvertes, paupières mi-closes, oscille tel un roseau dans le vent, derrière la haute chaise de sa maîtresse. La mélodie le berce tant qu'on le dirait sur le point de s'endormir. Elle tinte à mes oreilles, harmonieuse sans être cependant particulièrement renversante. J'ai entendu mieux, j'ai enduré pire. La cantilène de Sainte Eulalie mise en musique à l'ouverture du dîner ne m'a pas enchanté. La troupe vient de la provinciale ville de Malenfutaille. On dit que le joueur de viole s'est déjà produit à la cour du Duc, c'est pourquoi la Dame de Fayresse s'est entichée de lui et lui offre gîte et couvert pour l'hiver. Elle donne dans le mécénat aussi superficiellement qu'elle aurait acheté une belle peinture. Les notes glissent sur la peau laiteuse de l'hôtesse comme la douce main d'un amant, et elle en profite selon la réputation qu'on lui prête : avec autant de grâce que de dédain. La belle n'est visiblement pas mélomane. Moins que son petit page en tous cas.

Cet art est pour elle semblable aux autres : un moyen de se mettre en valeur. Les tapisseries aux couleurs froides tranchent avec le feu rougeoyant de ses cheveux. Les bronzes ternis ornent les manteaux de cheminées et les jardins réguliers. Ils verdissent savamment, à l'image des yeux smaragdins de leur maîtresse. Les bouquets de fleurs séchées, que l'on change plusieurs fois par semaine, s'accordent toujours à ses vêtements. Il doit exister quelque part en ce palais, un grenier ou une remise qui a une odeur de paradis. Je suis étonné que mes narines ne m'y aient pas encore mené. A moins que la châtelaine ne chie des roses, ce qui ne me surprendrait qu'à moitié. En parlant de ses affublements, d'ailleurs ! Qu'en penser ? On les croirait tout droit sortis de la garde-robe de la reine. Je sais de quoi je parle, j'en viens, de chez la reine. Même les bijoux de la dame de céans sont remarquables. Elle a fait venir une orfeveresse de la capitale, et l'artisane sait lui habiller la gorge tant que le chef. Les résilles d'or paraissent être sa spécialité. Moi, si j'avais été à sa place, je n'aurais jamais gâté un avenir prometteur en venant m'enterrer ici.

Pourtant, je suis là. Et je vais y rester un moment. Je ne vais pas aller battre la campagne en plein hiver, ventrebleu ! Je déteste avoir froid aux extrémités. C'est d'un désagréable pour tenir une plume. Moi, Loys de Cornembraile, descendant d'une longue lignée d'historiographes royaux, historiographe royal moi-même, je dois admettre que je suis frileux. Enfin, historiographe en second pour être précis. Nulle galante manière de vous cacher que je porte ce discrédit comme une tâche d'encre sur mon pourpoint. Historiographe en second, donc, car ma famille a essuyé quelques déboires du temps de mon père. Mon géniteur est un peu trop compétent, voyez-vous. Il a débusqué des branches de la lignée royale jusque-là insoupçonnées. Le plus doué des veneurs sous terre n'aurait pas aussi bien fait avec les blaireaux quand vient l'automne. Ce fut bien le problème d'ailleurs : une habileté pareille couplée à une fort regrettable faiblesse devant le bon vin. S'en sont suivis divers remous dans la vie du royaume lors de la dernière décade. Mais si vous voulez mon avis, le jeu politique était bien trop calme depuis la fin de la guerre. La noblesse nous doit les meilleurs moments de ces dernières années. Tout a fini par s'arranger, moyennant certaines abrogations de loi sur les droits du sang et autres détails de frontières et d'annexions de territoires.

Loué soit le roi Corvin ! Nous fûmes chanceux de nous faire couper les vivres plutôt que les têtes ! Et mon auguste et (més)estimé papa a gardé sa langue. N'empêche qu'il officie maintenant à désempatouiller une lointaine filiation de la reine, loin, très loin au nord. Très très très loin au nord. Dans le genre de nord où les archives anciennes se collectent en petits bâtons et cordes à nœuds. Nul doute que ces exercices gardent son esprit affuté. Tant mieux pour le vieil homme, il a toujours détesté l'oisiveté. Ma mère, ma sœur et moi, avons quant à nous eu l'honneur de nous voir invités à la cour du

roi. Son cousin direct, le Comte de Carmaël, prend d'ailleurs très obligeamment soin de nos terres pendant tout le temps de notre exquise réclusion. Réclusion, ai-je dit ? Je suis sot, je parle évidemment de notre exquise invitation. Tout ça pour vous dire que, bien que j'aie eu les capacités évidentes pour prendre la succession de mon père, je ne suis que le second du Grand Historiographe Royal. Ses émoluments me font d'ailleurs grincer des dents dès que je les compare aux miens. Mais, mais, mais, il faut savoir raison garder, je suis toujours serviteur de sa précieuse Majesté. Notre histoire n'est-elle pas digne des plus sémillants romans ?

Mais pourquoi diable suis-je ici ? Dans le salon à la décoration baroque surannée, d'un château agreste, isolé dans les terres campagnardes, si loin dans le fondement du royaume que la ville la plus proche se nomme Malenfutaille ? Une "cité" qui ne s'appellerait que "hameau" par chez moi. Et bien, je suis ici pour la Dame de Fayresse, la splendide Clarmonde de Fayresse, la flamboyante érudite, la bienfaitrice délicate des arts, la bibliomane seigneuresse, la liseuse des coteaux d'ors verts. Il se dit dans les coursives du palais royal, ainsi que dans les alcôves de toute la capitale, que le monarque s'est entiché de la belle provinciale. Tout cela sans même l'avoir vue, alors même qu'on lui prête une beauté sans pareille ! Aussi, suis-je venu en cette propriété me présenter, au nom du roi, pour faire une étude de la (soi-disant) fabuleuse bibliothèque de la châtelaine. Et j'adore les bibliothèques. Enfin, je crois.

Je me rappelle encore des deux missives que j'ai transmises à mon arrivée. La première faisait état d'une requête très officielle : il serait intéressant que je puisse faire quelques recensions de manuscrits (divers et variés) dont les exemplaires de la bibliothèque royale avaient été par trop retouchés au fil des ans. La seconde était plus personnelle : Chère Clarmonde, Je vous envoie mon érudit le plus compétent. Loys saura apprécier la qualité de vos possessions et se mettra à votre service avec zèle. N'hésitez pas à profiter de ses lumières, il sait lire les pages comme personne. Entre elles, encore plus. Votre dévoué, Corvin Ier. Sans compter la bonne sixaine d'autres plis que je devrais remettre à l'hôtesse au cours de l'hiver. « A distiller avec une lucide sagacité » m'avait-on soufflé. J'avais tenté d'arguer que j'étais historien plus qu'archiviste, codicologue ou docteur en amours, mais j'avais retrouvé au matin à mon étude, un vélin sur le rude climat du nord. Je n'avais pas chômé pour faire mes malles. Aux portes du départ, mon fardeau s'était alourdi d'une demande encore plus officieuse. La Reine Salvia, notre munificente souveraine, m'a sollicité afin de clarifier la lignée de la jolie dame que son époux admire. Sa lignée... Évidemment. N'est-ce pas tout à fait dans mes cordes ? Me voilà donc en prime maître-espion.

Deux jours déjà que je suis arrivé, le temps pour me remettre d'un voyage long et rude. J'ai présenté mes hommages à la dame de céans dès le premier soir. Il faut bien reconnaître aux rumeurs qu'elles étaient vraies : Clarmonde de Fayresse est la beauté incarnée. J'en avais plein les oreilles au palais royal : et que je te conte la rondeur de son bras, et que je te chante le carmin de sa bouche, mots creux et vents sonores ! Que je croyais. Mais non. L'atourneuse du coin mériterait une couronne : aucune femme n'est si belle à moins d'avoir passé un pacte avec le démon. En plus, la jeune femme s'est montrée aimable, avec la distance qui seyait à son rang. Ah ! Mes premières heures au castel ont été celles d'un musardeau fatigué. Il m'a fallu toute ma présence d'esprit pour ne pas tomber dans les filets de la dame. Heureusement, j'ai eu le loisir de me souvenir des paroles de la reine : Fayresse, manipulatrice, pourvoyeuse de faéments, malcréante et froide... Une sorcière en somme. Je l'ai évité tant que possible. Ce soir, pourtant, son armée de pages m'a rattrapé. J'ai dû me rendre au dîner.

Un repas à la brune et aux chandelles. Des ménétriers, des plats succulents, des sourires... Une mise en scène ! Le petit blondiau entrouvre un œil, bercé par la musique qui ralentit comme un flot se retirant de la grève. Un échanson, tout aussi jeune et doré de cheveux, mais plus vif que l'autre, ressert

Clarmonde, puis se dirige vers moi. Alors que mon verre d'étain s'emplit à nouveau, je me trouve pris sous le regard de la femme en face de moi au bout de la table. « Êtes-vous assez reposé Ser Loys de Cornembraile ? » Tudieu, j'avais oublié son timbre. Mordre dans une poire juteuse en plein été n'aurait pas été plus troublant. Au lieu de crier à la stryge, je lui réponds, poli : « Absolument ma Dame, vos accueils sont dignes d'un prince. Je dors comme un enfançon près de sa mère. » Elle se met à rire et la cascade cristalline me prend aux tripes.

« Vous riez comme une musique, je ne vous savais pas mélomane.

– Vous mentez, monsieur ! Est-ce une vile flatterie ou une grossière méprise ? Auriez-vous pris mes divagations pour de l'indifférence ? J'ai glissé dans les arpèges, erré en mélodie, disparu dans l'harmonie. Alors oui, je suis une amoureuse des arts. La littérature a ravi mon cœur, mais la musique m'emporte toujours. »

Je rougis, surpris par sa verve tant que par son amabilité.

« Je ne peux que saluer les ravisseurs qui ont enlevé la dame de Fayresse. Mais je les implore : qu'ils me la rendent. Une hôtesse de cette qualité, je crains de ne pouvoir m'en passer. »

Je jette un regard vers les musiciens, inclinant la tête en signe de remerciements. La jeune femme rit à nouveau. Se peut-il qu'elle ne joue pas la comédie ? Serait-elle vraiment une amatrice d'art ? L'aigreur de la reine l'aurait donc trompé ?

Derrière ses doigts fins délicatement joints, ses yeux émeraude m'épinglent. Ses lèvres s'étirent en une moue joliette, presque enfantine, avant qu'elle n'ajoute : « Je vous vois réfléchir Monsieur l'historiographe, vous aurait-on dépeint un odieux portrait de moi ? »

– Non pas Madame. N'ayez crainte. Les restes de fatigues m'aveuglaient mais vos éclats les ont dissipés. »

Vraiment ? Si la diablesse ment, elle le fait avec un talent certain. Ou peut-être ne ment-elle pas. Peut-on tricher avec un regard pareil ?

Je la suis dans les corridors, après qu'elle ait envoyé quelques varlets au lit. Nous croisons deux vieilles domestiques aux cheveux grisonnants mais c'est avec une jeune ménine brune que nous nous rendons (enfin) à la bibliothèque. Elle accompagne nos pas de paroles aimables, déplorant mon travail, ce sacerdoce qui accapare mes jours comme mes nuits. Quel dommage que le roi m'ait envoyé céans avec également des tâches à faire. Ai-je d'ailleurs déjà commencé à relire mes parchemins ? Ma réponse me brûle la langue, mais elle se dissout dès que je franchis le seuil de la sacrosainte pièce que j'attends de voir depuis mon arrivée. « Par quel enchantement avez-vous donc réussi à acquérir tout cela ? » Ma voix, chuchotée, tremble d'excitation. Des étagères de bois clair habillent les murs du sol au plafond. Les tranches des ouvrages, colorés comme autant d'oiseaux de contrées lointaines, scintillent de dorures à la lueur des lumignons allumés. Des damelots et des jouvencelles trient, déplacent et rangent les précieux volumes. « Com- » Son rire flûté, que je commence à trop aimer, s'élève, danse et ricoche sur les fenêtres. « Je vois bien que cela vous plaît. Vous vous êtes redressé comme un bossu miraculé. Etes-vous bien sûr d'être un homme de lettres ? Ne vous manque plus qu'une épée et vous feriez un parfait chevalier. » Un instant, la tête me tourne. L'espace d'un souffle, je ne sais plus qui je suis. Puis sa main légère effleure mon épaule, et je redeviens moi. Loys. « Tout va bien ? Peut-être devrais-je vous faire reconduire dans votre chambre ? Caïn veux-tu bien venir et mener Ser Loys dans sa suite ? La bibliothèque sera toujours là demain. »

[...]

Un parfum de cire et de vieux parchemin m'enveloppe. Mes doigts glissent sur le cuir usé d'un livre grand ouvert, et mes yeux dévorent des mots que je ne connais pas mais que je comprends pourtant. L'encre brille encore, fraîche, comme si la main d'un scribe invisible venait d'achever sa tâche. Mais ce n'est pas l'écriture qui m'inquiète. C'est la sensation.

Je suis debout dans une pièce que je ne reconnais pas, et pourtant chaque ombre sur les murs me semble familière. Une chandelle vacille sur un lutrin. L'odeur de suie et de moisi s'accroche à ma gorge comme un souvenir ancien. Au loin, quelqu'un chuchote. Un murmure indistinct, trop bas pour être saisi, mais je sais qu'il s'adresse à moi.

Et puis soudain, une main. Blême, translucide, effilée comme une estampe fanée. Elle surgit du noir et tourne une page devant moi. L'encre danse et change, reforme de nouveaux mots. Je veux détourner les yeux, mais je lis. Je lis ce qui est écrit, et ce qui ne l'est pas. Les lettres s'infiltrèrent dans ma tête, brûlent sous mon crâne. Je ne suis plus un homme : je suis un livre qui se lit lui-même.

Je veux hurler. Je me réveille.

La bibliothèque est sombre. Ma gorge est sèche. Je suis encore assis dans mon fauteuil, une chandelle fondue à mes côtés. Le livre est ouvert sur mes genoux. La page est tournée sur le passage exact que j'ai rêvé. L'encre est toujours fraîche.

[...]

Les jours ont passé chez la Dame de Fayresse. J'ai accompli ma tâche pour le royaume, vérifiant des parchemins. J'ai déjà transmis deux plis du roi. Quant à la reine... c'est auprès de Clarmonde que je me suis rapproché. Nous avons nos habitudes.

Le matin, c'est une promenade à pied dans les jardins. Elle me lit quelques extraits d'ouvrages choisis, tandis que mon regard dérive sur les coteaux, verts et luisants de givre. Souvent, ce sont de vieilles histoires. Et je m'y perds presque.

Nous déjeunons chacun de notre côté, puis jusqu'à none, je m'enferme avec les jeunes suivants et suivantes dans la pièce de mes pensées. Je dévore des ouvrages mais participe surtout à leur recensement. Il y en a de toutes sortes : biographies de gens du peuple autant que de nobles, légendes, études sur les sujets les plus variés. Sa collection est un joyau mais je crains d'exténuer ses domestiques avant de venir à bout de ce classement. « Je les fatigue » m'a-t-elle dit. Et moi-même, je m'épuise. Je dois l'avouer. Le grand air du matin, me fait le plus grand bien. Les jeunes devraient en faire autant. Déjà, Caïn est malade. Je ne le vois plus. Lui qui était mon plus fidèle assistant...

Le soir, nous dînons dans la grand salle, accompagnés de musique. J'ai appris à la connaître, cette flamboyante rousse. Sa beauté n'a d'égale que son esprit, et son humour, sa grâce. Je pourrais rassurer la reine : Clarmonde n'a rien d'une manipulatrice. Mais sur l'intérêt que lui porte le roi... hélas, je ne peux rien. Je crains d'y succomber moi-aussi.

[...]

Le plateau lui échappe des mains et fait un affreux bruit de vaisselle en dévalant les marches. Je me précipite et reçois la jeune fille dans les bras. Je fronce les sourcils, perturbé, puis la dépose au sol, comme si elle pesait un âne mort. *Que fais-je donc ? Moi si faiblard.* Je la soulève presque sans effort. Une enfant de brume. Un instant, un doute me traverse. Je suis... fort ? Je referme les doigts sur mon

poignet. Rien d'anormal. Pourquoi ai-je l'impression que quelque chose m'échappe ? « Ce n'est rien, jeune Alys, cela arrive à tout le monde. » Son sourire m'en rappelle d'autres, plus séduits, plus soumis. Le sien est à peine visible, comme elle. « Tu devrais aller te reposer, je te trouve pâlotte. » Il est heureux que la Dame de Fayresse prenne de jeunes personnes à son service. Beaucoup sont déjà malades. Dans quel état seraient les plus vieux ?

A pas mesurés, je me rends à la bibliothèque. Les rayonnages sont toujours aussi pleins mais j'y trouve, avec satisfaction, un certain ordre. Je me suis entiché de ces ouvrages autant que de leur propriétaire. Dans le reflet des vitres, un livre à la main, je me regarde. N'étais-je pas un peu moins brun, comme ma mère ? Je me fixe. Depuis quand cette carrure ? Depuis quand ces épaules ? Ma main effleure mon front. Suis-je différent ? Une illusion d'ombre et de lumière, sans doute. J'ai un rire doux. « Trop d'histoires. Où en étais-je donc ? » Je pose la pile d'écrits sur la table basse. J'attends quelques secondes qu'on vienne les débarrasser. Agacé je demande à haute voix : « Où donc est passé le garçon roux ? Celui qui rangeait mes feuillets, hier encore... Comment s'appelait-il déjà ? » Blanc. Déjà oublié. « Bah, qu'importe. »

Au souper, je retrouve avec joie Clarmonde. Elle m'observe de biais si bien que je crois avoir une tâche d'encre sur la joue. Elle s'approche, prend mes mains dans les siennes, les tourne, puis les retourne. « De belles mains d'érudit » murmure-t-elle. Elle caresse mes paumes, ses doigts effleurent mes jointures. Un frisson remonte ma colonne. Ces mains... Mes mains. Quelque chose cloche. J'ai un réflexe absurde : je les cache sous la table, comme un voleur. J'en reste sans voix. Troublé. Gêné. Étrangement confus même.

[...]

Le vent souffle. Un parfum de sel et de pierre mouillée. Je suis dans une bibliothèque. La même que celle de Fayresse, et pourtant différente. Les murs s'étendent à l'infini, chaque étagère est un labyrinthe d'encre et de papier. Les volumes respirent. J'entends leur murmure. Les pages bruissent comme des ailes. Quelqu'un m'appelle.

« Loys. »

Je me retourne. Un valet sans visage s'incline et me tend une coupe de vin. Je la prends. Mon reflet danse dans le liquide sombre. Ce n'est pas moi.

« Louis. »

Le vin devient un océan. Je suis dans un immense palais. Des colonnes de pierre se perdent dans le ciel. Des torches illuminent des miroirs sans fin. Je me regarde. Je porte une tunique brodée d'argent.

Une voix gronde. « Tu n'as rien à faire ici. »

Je tourne la tête. Un homme me fixe avec des yeux d'acier et de tempête. Mon père.

Qui ?

Je cligne des yeux. La bibliothèque de Clarmonde est revenue. Je tiens toujours le calice. Le valet s'est dissous dans les ombres. Les pages respirent plus fort. Elles me dévorent.

Un fracas. Le vent souffle à nouveau. Quelqu'un m'arrache au rêve.

[...]

« Loys ? »

La femme lit à voix basse, mais je n'entends pas les mots. Le vent est réel, cette fois. Il glisse sur ma peau, mordant, tandis que nous avançons lentement dans les jardins. Le givre craque sous nos pas.

Je suis encore pris dans le rêve. Des images du titanesque château flottent sous mes paupières. Je serre le bras de mon manteau. Le tissu me semble étranger.

Et puis je le vois. Un cheval gris, magnifique, attaché non loin de la fontaine. Il me fixe. Je le connais. Ma gorge se serre. Il ne devrait pas être là.

Je me tourne vers Clarmonde. Elle sourit. « Quelque chose vous trouble, mon ami ? »

Je cherche mes mots. Je devrais poser une question mais je n'arrive pas à parler. Le cheval souffle dans l'air froid et secoue la tête. Comme s'il m'attendait.

[...]

Les lattes grincement sous mes pas. Clarmonde m'accompagne. C'est inhabituel. Elle ne vient jamais ici. Elle semble observer l'endroit autrement, comme si elle découvrait une pièce inconnue de son propre château. Il n'y a aucun valet avec nous, aucune servante, personne.

« Vous savez, Loys, les livres ne sont pas seulement des objets. Ils sont des passages. Des portails vers des vies que nous ne vivrons jamais, vers des lieux que nous ne foulerons pas. À chaque page, un nouveau voyage. »

Elle effleure une rangée de parchemins reliés. Ses doigts caressent les tranches comme des souvenirs palpables.

« Regardez celui-ci. »

Elle sort un ouvrage à la reliure de cuir vert, marqué d'un sceau d'or terni. Je l'ouvre. Des illustrations délicates s'épanouissent sous mes yeux : un village perdu dans la brume, des montagnes aux neiges éternelles, un lac noir, profond. Un frisson me traverse. J'ai déjà vu ce paysage. Non. J'en ai entendu parler.

« C'est la vallée de Caïn, non ? »

Mon souffle est plus court. Mon cœur s'accélère. Est-ce la peur ou l'adrénaline ?

Clarmonde ne répond pas immédiatement. Elle me tend un autre livre. « Il y a aussi celui-là... Il raconte l'histoire d'une vieille famille qui vivait non loin d'ici, autrefois. » Je tourne une page. Des cheveux bruns. Une jeune femme souriante, comme Alys. Une légende oubliée. Je referme brusquement le livre.

Clarmonde me fixe, impassible. « Vous commencez à comprendre ? Certains souvenirs ne meurent jamais. Ils deviennent des histoires. »

Mes jambes tremblent légèrement sous moi. Je suis fatigué. L'air est plus froid, ou bien est-ce moi qui faiblis ? Mes pas sont lourds. Mon corps ralentit, s'engourdit. Une part de moi s'en satisfait. Être Loys est plus simple. Pas d'héritage à porter, pas de combats à mener. Juste des livres, du vin, Clarmonde et ses sourires voilés.

Et puis mon regard s'accroche à un éclat métallique. Une lame. Suspendue à un mur de pierre. Acier damasquiné, fourreau orné d'un dauphin et de trois perles : blanche, grise, jaune. Je connais cette épée. Mes doigts effleurent le pommeau.

Un éclair blanc. Un œil d'or. Un sabot qui fend la lumière. La Licorne. « Tu n'es pas à ta place. »

Mon souffle s'emballe. Je vacille. Clarmonde me retient.

« Loys... ? »

Non. Je ne suis pas Loys. Aussi attirant que ce puisse être. Mes doigts retrouvent le pommeau. Une onde de force traverse mon bras. Mon corps se redresse. Je suis Louis d'Ambre.

Clarmonde m'observe, fronce les sourcils. Elle sait qu'elle a perdu, mais elle n'a pas peur. Elle sourit : « Ainsi, tu as retrouvé ton nom. »

Mon nom. Elle prononce ces mots comme une évidence, comme si elle parlait d'un bijou égaré qu'on vient de retrouver sous un meuble. Quelque chose s'effondre en moi. Loys. Ce n'était pas moi. Ça n'a jamais été moi.

« Qu'est-ce que tu m'as fait ? » grondé-je.

Son regard brille d'une lueur ancienne, il n'a plus rien d'humain . « Ce que je fais toujours, Louis. Je vis des histoires. »

Le frisson qui me traverse est plus glacial que la nuit dehors. Elle m'en a fait vivre une. Une qui n'était pas à moi.

« Tu es venu, Louis. Un étranger. Un intrus. Un assassin, peut-être ? »

Je ne réponds pas. Je ne sais plus.

« Je n'ai pas eu le choix. Je ne pouvais pas te laisser détruire ce que j'avais bâti. Alors... je t'ai donné une autre histoire. Celle d'un homme de papier. Loys était un homme sans éclat aux connaissances pleines de potentiel. Il était beaucoup moins dangereux que toi. »

Elle avait essayé de m'effacer.

Je la questionne, la voix rauque comme un grondement de tonnerre : « Qu'est-ce que tu es ? »

Elle rit doucement.

« Une voyageuse. Comme toi. Mais je ne me contente pas de marcher. »

Elle tend une main vers les livres alignés autour de nous.

« Je vis les histoires. Je les absorbe. Je ressens ce que ressentait ceux qui les ont vécues. À chaque page, un nouveau voyage. »

Elle se tourne vers moi, l'ombre d'un sourire aux lèvres.

« Et toi, Louis d'Ambre... Tu étais une page magnifique. »

La lame frôle le sol et fend l'air, tranchant un livre. Un cri éclate. La dame de Faysse recule, vacille. L'ouvrage s'effondre en cendres. Clarmonde chancelle. Son corps semble se dissoudre. Les livres s'ouvrent d'eux-mêmes, déversant les histoires qu'elle a englouties. Des voix résonnent. Des noms se superposent. Elle porte la main à sa poitrine, comme si elle voulait retenir quelque chose. Elle disparaît dans un tourbillon de mots. Sa silhouette se fige un instant, translucide. Puis elle devient une page. Puis plusieurs. Un livre tremble, tombe à terre. Je le ramasse.

Sous mes doigts, la couverture rouge semble enflammée. En lettres d'or, son nom est inscrit sur la tranche.